

LE MOULIN ROUGE

— 0 —

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

I

LA SOIRÉE DU 29 MAI 1770

Pendant la soirée du 29 au 30 mai 1770, entre onze heures et minuit, une foule compacte encombra les abords de la place Louis XV, menaçant à chaque minute de déborder sur cette place et de la couvrir tout entière, comme une marée humaine, malgré les efforts combinés de nombreux piquets des gardes suisses et des gardes françaises qu'on voyait mettre en œuvre tous les moyens, depuis les supplications jusqu'aux coups de crosse de fusil, pour contenir et faire reculer le flot toujours montant des envahisseurs.

L'affluence et l'obstination de ces curieux étaient justifiées d'ailleurs par l'étrangeté des apprêts auxquels d'innombrables travailleurs se livraient dans le large espace, déblayé tout nouvellement, que la force armée, fidèle à sa consigne, maintenait libre avec énergie.

Les clartés des torches, tantôt vives, tantôt tremblantes, selon que la brise de la Seine soufflait avec plus ou moins de vivacité, éclairaient d'immenses échafaudages, affectant des formes bizarres.

Parmi ces portiques, ces piédestaux, ces pyramides, semblables à l'ébauche monumentale d'une ville mythologique, et vaguement indiqués, tantôt par un trait d'ombre, tantôt par un trait de feu, passaient les ouvriers actifs, sans cesse en mouvement, comme des fourmis dans une fourmilière.

Voilà ce qui se passait aux alentours de la place Louis XV, à la date et à l'heure indiquées par nous un peu plus haut.

Nous devons à nos lecteurs une explication, et, pour la donner, nous pénétrons en leur compagnie dans l'espace interdit au public.

Toutes ces escouades d'ouvriers et de porteurs de torches se hâtaient, avec une agitation fiévreuse, de mettre la dernière main aux énormes préparatifs du feu d'artifice promis par la ville de Paris, à l'occasion du mariage de monsieur le Dauphin (depuis Louis XVI) avec Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, — feu d'artifice qui devait être tiré le lendemain, 30 mai 1770.

Des fêtes magnifiques venaient d'avoir lieu à Versailles pendant toute la seconde quinzaine d'avril : — ces fêtes, disent les chroniques du temps, avaient offert une magie continuelle, un spectacle sans précédents, où les parures somptueuses et changeantes, l'éclat des diamants et des pierres précieuses, la richesse des équipages, les illuminations aux mille couleurs, les feux d'artifices renouvelés chaque soir, s'étaient disputé l'admiration d'une foule immense, accourue de toutes les provinces pour jouir de ces solennités vraiment royales.

Quatre millions de lampions, semés dans les jardins et dans le parc, comme les étoiles sur le ciel d'une belle nuit, avaient ébloui le public : — trente mille fusées, à un écu la pièce, réunies en un seul bouquet dont la durée n'excédait pas deux minutes, avaient achevé son enivrement.

Bref, la réalisation du programme des fêtes de Versailles s'était soldée par un chiffre rond de vingt millions de livres.

La ville de Paris n'avait pas voulu se montrer moins magnifique que sa rivale, et elle prétendait, par son feu d'artifice du lendemain, atteindre et dépasser le niveau de toutes ces somptuosités.

Les bons bourgeois de Paris ne se dissimulaient pas que tout cela leur coûterait très cher, et, sans doute en raison de cette certitude, ils venaient assister dès la veille aux préparatifs et prendre du plaisir pour leur argent.

La nuit était singulièrement sombre. De grands nuages, courant sur la surface du ciel, ne permettaient point aux clartés de la lune d'arriver jusqu'à la terre. La Seine, dont les eaux calmes devaient refléter de si ardentes lueurs le lendemain, coulait, noire comme un fleuve d'encre, entre ses rives presque partout gazonnées, et que des quais de pierre de taille n'enfermaient pas encore.

Un observateur, penché vers la rivière, aurait pu voir cependant une petite lueur courir sur les eaux.

Cette lueur était celle d'une lanterne attachée à la pointe d'un bateau plat, pareil à ceux dont se servent les pêcheurs, et descendant la rivière avec rapidité.

Arrivé presque en face de l'endroit où se trouve aujourd'hui l'hôtel du ministre des affaires étrangères, ce bateau quitta le milieu de la Seine et prit la direction de la rive gauche où il aborda au bout d'une ou deux minutes.

On entendit un bruit de chaînes ; — un homme s'élança sur la berge et amarra solidement l'esquif à un pieu destiné à cet usage, puis, cette besogne faite, il dit d'une voix étouffée à dessein :

—Maintenant, monsieur, vous pouvez descendre....

Un personnage assis à l'arrière de l'embarcation, et que les ténèbres rendaient invisible, se leva aussitôt et mit pied à terre.

—Tu es sûr que c'est bien ici qu'il faut descendre ? demanda ce personnage.

—Oui, monsieur, parfaitement sûr, répondit le premier interlocuteur, et la preuve, c'est que voilà le poteau où Sauvageon attache son bachot.... — Il n'y a pas à se tromper à ça, voyez-vous....

—Où se trouve le cabaret de Sauvageon ?

—Oh ! pas loin d'ici.... à cinquante pas de nous, tout au plus.... En regardant bien, là, à ma droite, vous pouvez voir un peu de lumière qui filtre à travers les fenêtres de la porte et des volets....

—Oui.... oui.... je vois....

—Si, toutefois, et quantes, monsieur, vous allez jusque-là, reprit le conducteur du bateau, méfiez-vous.... il y a, tout le long de la berge, des trous dans le gazon qui ne sont pas commodes du tout.... On met le pied dedans, on tombe, on roule à la Seine, et, comme il fait nuit noire, on se noie....

—Je n'irai probablement pas jusqu'au cabaret, répondit à ces recommandations prudentes le personnage invisible.

Et il s'engagea, sans hésiter, sur la berge dangereuse, sillonnée de crevasses et d'excavations.

Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta et prêta l'oreille.

Le bruit d'une marche lourde attira son attention. A coup sûr quelqu'un se dirigeait de son côté.

Il resta immobile et l'attendit. Le bruit de souliers pesants se faisait entendre de plus en plus distinctement. Une rencontre devenait imminente entre les deux inconnus cachés l'un à l'autre par l'obscurité.

L'homme du bateau prit le parti d'avertir de sa présence le nouveau venu qui déjà le touchait presque.

—Qui êtes-vous et que cherchez-vous ? demanda-t-il tout à coup.

—Qui êtes-vous vous-même et que venez-vous faire ici ?... répondit une voix enrouée, une de ces voix rauques et traînantes, particulières aux gosiers ravagés par l'usage ou plutôt par l'abus des alcools.

Un court silence suivit le choc de la double interrogation que nous venons de reproduire, puis l'homme du bateau murmura cette phrase, ou plutôt ce membre de phrase, qui sans doute constituait la première partie d'un mot de passe compliqué :

—Je viens du Nord....

—Et j'arrive à Versailles.... continua le nouveau venu.

—Je suis de noce.... reprit le premier interlocuteur.

—Et je vais au feu.... acheva la voix rauque. Nous sommes en règle. Vous êtes bien celui que j'attends....

—Et vous celui que je cherche....

—En personne naturelle et véritable pour vous servir si la chose est possible.... Onze heures et demie viennent de sonner aux Invalides.... J'étais tout debout sur le pas de la porte de Sauvageon, j'ai vu le falot du bateau mettre le cap sur l'embarcadère.... Je me suis dit : Voilà mon particulier qui vient.... Ne le faisons pas attendre.... En avant, marche !.... et me voilà.... donc, présent, et tout à fait à vos ordres, moyennant, bien entendu, qu'il y aura bénéfice honnête.... Entrons-nous au cabaret ?

—Non.

—Tant pis.... parce que, voyez-vous, en buvant on cause mieux.... Mais enfin, la chose vous regarde.... Vous voulez rester ici, restons-y, et apprenez-moi de quoi il retourne.

II

ENTREVUE NOCTURNE

—Oui, répéta l'homme à la voix rauque, apprenez-moi de quoi il retourne.

—Ne le savez-vous pas déjà ? lui demanda son interlocuteur.

—Je ne sais que ce qu'on m'a dit, et c'est fort peu de chose.

—Que vous a-t-on dit ?

—Que beaucoup de seigneurs de la cour, et des plus huppés, avaient usé vainement de leur influence sur le roi pour empêcher le mariage du Dauphin avec l'Autrichienne Marie-Antoinette, que ces seigneurs, furieux de leur déconvenue, voulaient se venger par quelque moyen hardi, et protester du moins d'une façon terrible contre une alliance qui portera malheur au royaume.

—C'est la vérité, murmura le personnage mystérieux, et celui qui vous a parlé ainsi était bien instruit. Qu'a-t-il ajouté ?

—Rien, répliqua l'homme à la voix rauque, il m'a seulement dit de me trouver ce soir au cabaret de Sauvageon avec une dizaine de mes gens.... qu'un seigneur viendrait m'y chercher et me proposerait une affaire dans laquelle il y aurait beaucoup à gagner.... Je demandai comment je reconnaîtrais ce seigneur.... il me fut répondu qu'il arriverait entre onze heures et demie et minuit, dans un bateau qui aurait une lanterne attachée à la pointe, et qu'il m'aborderait en disant : *Je viens du Nord*, ce à quoi je répliquerais : *Et j'arrive à Versailles*, enfin il m'apprit le mot d'ordre au grand complet.... Vous êtes venu et nous avons échangé le mot, il ne vous reste plus qu'à me mettre au courant de ce que vous souhaitez de moi, et j'attends vos communications.... Soyez tranquille, d'ailleurs, si vous êtes raisonnable, je le serai pareillement et nous nous entendrons sans peine....

—Vous vous nommez Huber, n'est-ce pas ? reprit le personnage mystérieux.

—Oui, je me nomme Huber, répondit l'homme à la voix rauque avec une sorte de farouche orgueil. Oh ! vous pouvez parler de moi à M. de Sartines, il me connaît bien, allez ! et ses agents aussi me connaissent !.... Ils ont tout fait pour m'avoir.... ils portent de mes marques, et ils ne m'ont pas eu cependant !.... et ils ne m'auront jamais !.... celui qui mettra la main sur Huber n'est pas encore au monde, je vous en réponds, sans vanité....

—Je vois que vous êtes un homme intrépide.

—Je m'en pique ! j'ai fait mes preuves, rien ne m'effraye et il y a deux choses qui m'attirent : l'argent et le danger.

—Je vois que vous êtes l'homme qu'il me faut.

—C'est fort probable, mais pour s'entendre, il faut s'expliquer.... Expliquez-vous.

—Je vais le faire.... Combien de braves gens avez-vous en ce moment dans le cabaret de Sauvageon ?

—Une dizaine.

—Et vous répondez d'eux ?

—Autant que de moi-même. Ce sont des bons ! ce sont des solides ! une vraie crème, quoi ! mes lieutenants, enfin, car nous sommes organisés comme un régiment. Chacun commande une petite bande, et moi je suis le maître à tous.... ces bons garçons m'obéissent au doigt et à l'œil.... Ah ! dame ! c'est naturel, ils se sentent bien commandés et ça leur donne confiance....

—Vous et vos lieutenants, quel nombre de gaillards déterminés pouvez-vous fournir d'ici à la soirée de demain.

—De deux cent soixante-quinze à trois cents.

—C'est peu.

—C'est beaucoup au contraire !.... ces trois cents-là en valent mille !.... Je ne vous parle point là de coquins vulgaires.... C'est la fleur.... la fine fleur des bandits de Paris ! Ah çà ! mais, mon digne seigneur, auriez-vous par hasard l'intention de nous envoyer attaquer Sa Majesté le roi dans son palais de Versailles et de nous faire enlever la Dauphine ?

—Il ne s'agit rien de pareil.

—Alors, de quoi s'agit-il donc ?

—Vous savez que demain soir on tire le feu d'artifice en l'honneur du mariage de l'Autrichienne.

—Certainement, tout Paris s'entassera sur la place Louis XV. Ce sera une foule, une cohue, comme on n'en aura jamais vu....

—Les poches des hommes seront bien garnies, reprit le personnage mystérieux, les femmes, en toilette de gala, porteront des colliers, des boucles d'oreilles et des bagues d'une grande valeur.

—Je me suis déjà préoccupé de tout cela, les bons coups ne manqueront pas, et mes lapins (je les appelle *mes lapins*) se promettent une ample récolte.

—Que diriez-vous donc si une circonstance imprévue, un incident inouï, se produisant soudain, jetaient au milieu de cette foule immense le désordre et la terreur, épouvantaient les plus braves, faisaient perdre la tête aux plus résolus !.... qu'arriverait-il si cette multitude entassée, saisie d'un vertige subit, s'efforçait de fuir par les issues trop étroites, se bousculant, se renversant, s'étouffant, se foulant aux pieds pendant des heures entières ?

—Ah ! s'écria Huber d'une voix plus rauque que de coutume, et qu'une féroce avidité rendait tremblante, ah ! si pareille chose arrivait, ce serait un spectacle à ravir la pensée ! Je crois me voir d'ici, mes braves lapins et moi, nous frayant un chemin à coups de couteau, au milieu de cette cohue affolée, redoublant partout sur notre passage la confusion et la terreur, arrachant les colliers des femmes, et dévalisant les hommes comme en pleine forêt de Bondy ! Tudieu ! quelle curée magnifique ! J'aimerais autant cela, savez-vous, que mettre à sac une ville conquise ! mais c'est un rêve ! ce serait trop beau ! ça ne peut pas se réaliser.

—C'est là qu'est votre erreur, répliqua le personnage mystérieux.... Ce que vous appelez un rêve se réalisera demain....

—Vrai ?

—Je vous le jure.

—Mais cette circonstance imprévue, cet incident inouï, dont vous avez parlé, quels seront-ils ?.... qui donc les produira ?

—A ces questions, je ne puis répondre, il doit vous suffire de savoir qu'ils se produiront dix minutes à peine après le commencement du feu d'artifice, et que le désordre et l'épouvante atteindront des proportions telles, que votre imagination elle-même ne saurait les concevoir.

—J'en accepte l'augure.... Est-ce pour m'annoncer cela que vous m'avez fait venir ici ?

—C'est pour vous donner des instructions, ou plutôt des ordres.

—Vous or donnez.... donc vous payez ?

—Je paye, et largement ! — tendez la main et prenez cette bourse.

—Qu'y a-t-il là dedans ? demanda-t-il.

—Trois mille livres en or.

—Commandez, monseigneur.... le chef et les lapins sont à vous....

—Vous disposez de trois cents gaillards résolus et prêts à tout.... faites à chacun d'eux, demain, une distribution d'argent, de vin et d'eau-de-vie.... qu'ils soient, quand viendra le soir, non pas ivres, mais dans cet état d'excitation qui double la force et l'audace....

—Soyez paisible.... c'est compris et ce sera littéralement exécuté....

—Placez vos hommes, de bonne heure, par petits groupes de trois ou quatre, armés de couteaux et de pistolets, sur tous les points de la place Louis XV.... donnez-leur la consigne de ne pas bouger jusqu'au moment où le désordre éclatera comme un coup de foudre.... qu'ils se précipitent alors au plus épais de la foule éfarée.... qu'ils dominent par leurs cris sauvages les cris de terreur et de désespoir.... qu'ils frappent, qu'ils violentent, qu'ils pillent, et surtout qu'ils tuent ! En échange de cette curée immense à laquelle nous les convions, qu'ils nous donnent des monceaux de cadavres !.... Nous voulons que le deuil et les pleurs de Paris servent d'épithalame aux noces de l'Autrichienne !.... Nous voulons que la date du 30 mai 1770 mette une tache de sang ineffaçable sur la couche nuptiale du roi futur !.... Nous voulons enfin que le peuple décimé maudisse à tout jamais celui qui s'appellera Louis XVI....

—Ah ! sacrebleu ! murmura le bandit auquel s'adressait l'homme mystérieux, voilà de la belle et bonne haine, ou je ne m'y connais pas !.... mais ceci n'est point mon affaire.... moi, je me moque de la politique, l'essentiel est que vous soyez obéi.... et vous le serez ponctuellement.

—J'y compte ! répliqua le mystérieux personnage, je viens de me laisser entraîner par l'impétuosité des sentiments qui m'animent.... C'est un tort. J'ai dit ce que je devais faire, vous avez entendu ce que vous ne deviez point entendre. Soyez discret ! votre silence sera payé....

—Je serai muet comme la tombe ! dormez en paix et ne craignez rien.

—Que pas un de vos hommes ne soupçonne les motifs véritables de ce qui se passera demain soir.

—Ah ! monsieur, interrompit fièrement Huber, quelle pauvre idée vous faites-vous de moi ! Jamais, au grand jamais, je ne rends de compte à mes lapins !.... la bonne aubaine du pillage est pour eux chose très suffisante, et un prétexte tout naturel, ils n'ont pas besoin d'en savoir plus long.

—C'est bien. Dites-leur en outre d'obéir, comme à vous-même, à quiconque prononcera devant eux le mot d'ordre : *Je viens du Nord et j'arrive à Versailles*.

—La consigne sera donnée, et mes lapins connaissent la subordination, je m'en pique.... c'est moi qui les ai formés, ils feront tout ce qu'on voudra, j'en réponds, excepté cependant les actes de vertu !.... Avez-vous d'autres recommandations à me faire ?

—Non.

—Alors, suffit.... ce qui est convenu.... Au plaisir de vous revoir, monseigneur.... et toujours, comme bien vous pensez, tout à votre service....

Huber, pirouettant lourdement sur ses talons ferrés, reprit le chemin du cabaret de Sauvageon, et le mystérieux personnage se dirigea vers le bateau qui l'avait amené, et dont le fanal brillait à travers les fenêtres comme une luciole dans une touffe d'herbe.

Il franchit le plat-bord et reprit sa place à l'arrière.

—Où faut-il vous conduire présentement, monsieur, s'il vous plaît ? demanda le rameur en détachant la chaîne et en saisissant ses avirons.

—Où tu m'as pris.... répondit l'inconnu.

Aussitôt l'esquif s'éloigna de la berge et remonta la Seine dans la direction du pont Royal, mais avec lenteur, car il fallait lutter et non pas sans peine, contre le courant, assez rapide en cet endroit.

(La suite au prochain numéro.)

Un cultivateur quelque peu adroit devrait avoir sur sa ferme une bâtisse spécialement destinée à faire toute espèce d'ouvrage en bois, ou à réparer ses instruments aratoires dans ses moments de loisirs. Il pourrait se procurer les outils nécessaires pour travailler le bois et le fer, si sa ferme était quelque peu considérable.